

L'écho infini d'un sifflet préhistorique

« Un, c'est fou, deux, c'est l'humanité »... (1) je ne sais plus qui a dit cela mais cette phrase résonne en boucle dans mon esprit en voyant *Architecture d'un Atome* de Juliacks.

J'ai rencontré cette artiste américaine, née à Los Angeles puis émigrée en Allemagne avant de retourner en Amérique du Nord, alors qu'elle revenait en Europe pour un Post-diplôme à l'Ensba de Lyon. Son travail et sa personnalité m'ont intriguée. Des films courts utilisant le dessin d'animation, une liberté d'usage et de passage entre les médiums qui en faisaient un électron libre dans un monde parfois formaté.

Le film *Architecture d'un Atome* semble à première vue une curiosité. On nous annonce que l'on va voir les péripéties d'une bande de « weirdos » (« cinglés ») que l'on va finir par aimer. Au départ, je pensais aux *Idiots* de Lars Von Trier. Mais très vite, on se laisse embarquer par le montage qui est un véritable travail de maillage. Le système clos du minivan laisse place à celui de la piscine avant un improbable campement dans la forêt, on passe d'une nature contrôlée par l'urbanisme à une civilisation en ruines, qui doit se reconstruire à partir de ces restes. De fait, les héros sont ceux qu'on avait mis à la marge, les laissés-pour-compte qui finissent par devenir les fondateurs d'un nouveau monde.

Les personnages sont interprétés par un groupe d'acteurs plus ou moins amateurs qui ont tous un accent et qui représentent la multiplicité des cultures en France. Convoqués par les instances préfectorales à une séance de natation en vue d'augmenter leur capacité d'intégration, ils vont basculer dans une aventure sauvage à la suite d'un malentendu qui leur fait croire à une guerre imminente. Fuyant les combats, ils se retrouvent dans une piscine de montagne abandonnée et vont expérimenter la vie en communauté. Symboliquement, on pourrait voir des schémas traditionnels évoquant les cycles de naissance et renaissance : le passage dans le tunnel, le plongeon dans la piscine, l'immersion dans la rivière... Libérés ou démunis, les individus qui composent la petite troupe commencent à organiser une vie sociale. Les jeux de pouvoir se mettent en place ; les rituels, le sacrifice ou encore le meurtre d'un bouc émissaire comme violence fondatrice, forment les ingrédients de cette fable. Formellement, l'utilisation de différents formats, qui correspondent à une économie à la fois esthétique et pragmatique, composent un film coloré qui évoque ceux de Jack Smith (*Normal Love*, 1963) ou plus récemment de Nathaniel Mellors (*The Sophisticated Neanderthal Interview*, Hammer Museum, 2013).

Le montage est très important, et contrairement à l'abord touffu et baroque de l'œuvre, il est construit avec une rigueur dont la structure est inversement proportionnelle au délitement de l'ordre dans l'histoire. C'est à dire que la narration est maintenue dans une tension dramatique et le montage de plus en plus serré, alors que l'organisation de la communauté semble sombrer dans le chaos.

Certains des acteurs ont déjà joué dans la série *Sifflet Infini (Infinite Whistle)*, Sari TM Kivinen, Anna Barie, Kolbeinn Karlsson, Juliacks elle-même, d'autres ont été choisis au cours d'auditions à Lyon. Ils sont à la fois les personnages qu'ils interprètent et des muses qui ont inspiré l'écriture du scénario. Celui-ci s'est poursuivi au cours de la réalisation du film, selon une méthode d'écriture-tournage, qui fait de la caméra un stylo en quelque sorte. Elle devient parfois pinceau tant les couleurs sont importantes, et on retrouve une certaine esthétique colorée comme chez Smith ou Pipilotti Rist. La façon de filmer les corps, à fleur de peau, et les chairs en mouvement, dans une forme « d'esthétique des fluides », renvoie à une formulation sensuelle de l'image.

La répartition des rôles et tâches dans la microsociété se joue non pas entre féminin/masculin, faible/fort, mais semble le fruit hasardeux de découvertes infantiles : la mort, la sexualité, la transe... Ici les adultes sont de grands enfants qui semblent tout redécouvrir du monde. Le film se lit comme une fable à la manière de Montesquieu ou Voltaire, une satire employant le mode grotesque pour parler de notre société. L'absurdité bureaucratique qui ne cesse d'inventer des stages au lieu de simplement admettre de nouveaux arrivants, le statut de migrant étant finalement le plus commun à l'échelle planétaire, sont ici parodiés. Jetés dans la piscine comme dans la société française contemporaine, nos amis se débattent, semblent se noyer pour enfin jaillir après un plongeon salvateur. L'équipe évoque aussi certains films italiens épiques des années 70, de Marco Ferreri.

Les objets utilisés, même de la façon la plus banale, deviennent extraordinaires lorsqu'ils sont employés selon des coutumes différentes. La préparation du thé au début, avec la botte de menthe, la façon de lire une lettre administrative, tout semble étrange et nouveau. N'avons-nous pas tous fait cette expérience de se sentir démunis ou en état de découverte permanente, lorsqu'adulte, on apprend une autre langue, ou l'on séjourne dans une autre culture ? Notre vocabulaire réduit nous oblige à une communication réduite.

Les accessoires et les costumes du film relèvent de la trouvaille, de la récupération, comme chez Jack Smith, dans une économie financière mais aussi au sens d'un rapport de mesure d'une réalité sociale. Le troc, l'échange non monétaire dont la valeur n'est pas déterminée par le marché mais par nécessité, rend compte d'un monde où les hiérarchies sont bouleversées.

L'atome dénote qu'il y a toujours un plus petit que soi, son architecture nucléaire, qu'il y a toujours un mouvement interne de la matière. Le monde est le résultat d'un mouvement permanent, de même que la société.

Alors que j'écris ces lignes, on vient de découvrir en Ethiopie le reste d'un de nos plus anciens ancêtres. Un morceau de mâchoire avec quelques dents, datant de 2,8 millions d'années, détenant des caractéristiques propres à la fois aux Australopithèques et aux premiers Homo, montre la transition entre les deux groupes. On savait déjà que Madame Néanderthal avait couché avec Monsieur Australopithèque. LD 350-1 devient donc notre ancêtre le plus ancien, alors que s'ouvre à Lyon le Musée des Confluences, dans lequel on peut voir le plus vieux reste humain français, qui est aussi un morceau de mâchoire : celle d'un enfant de 5-6 ans, qui vivait il y a 36 000 ans en France. Trouvé à La Quina-Aval, en Charente, puis acquise par un amateur lyonnais (Claudius Côte, 1881-1956), le minuscule objet se trouve exposé dans un musée de verre, construit pas des architectes autrichiens.

Comme le dit Philippe Forest dans le beau texte écrit à propos de cet objet, *L'Enfant fossile* : « C'est pourquoi dire de l'enfant fossile qu'il fut le plus ancien des Français modernes (2), sans être scientifiquement faux, sonne quand même comme une sorte d'énormité, un monumental anachronisme attribuant à cet enfant une nationalité dont il ne pouvait aucunement avoir idée et dont il n'aurait su quoi faire. Et d'autant plus que, à en croire les hypothèses qui prévalent aujourd'hui, ce petit Homo sapiens, au même titre que tous ceux de son espèce, devrait en réalité être venu d'Afrique, arrivé ici avec les siens au terme d'une migration millénaire, ceux-ci poussés par la nécessité jusque vers un improbable coin de notre continent, lui-même destiné à recevoir plus tard et pour longtemps les vagues additionnées de nouvelles et perpétuelles invasions rendant, par le mélange des genres, très douteuse toute éventuelle recherche en paternité ». Nous sommes donc tous les enfants de ces immigrés africains, ou chinois, si tant est que ces nominations aient sens parlant d'un âge où ces continents n'existaient pas.

L'Architecture d'un Atome devient ainsi l'anatomie d'une humanité composite, dont les mille accents correspondent aux mille couleurs, et dont le mouvement perpétuel demeure la garantie d'une espèce en bonne santé.

(1) On retrouve une notion similaire chez Erri de Luca, *Le contraire de un*, Paris, Gallimard, 2004. « Deux n'est pas le double mais le contraire de un, de sa solitude. Deux est alliance, fil double qui n'est pas cassé. »

(2) Philippe Forest, *L'Enfant fossile*, musée des Confluences, Editions Invenit, pp12/13.

Marie de Bruggerolle - 2015 - pour Néon (Lyon, France)